

## Hommage à Georges Braque

Guy Robert

Volume 15, numéro 5 (89), 1973

Poésie, théâtre, nouvelles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30424ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Robert, G. (1973). Hommage à Georges Braque. *Liberté*, 15(5), 7–14.

## ***Hommage à Georges Braque***

Georges Braque. Né à Argenteuil en 1882, il meurt à 81 ans, le 31 août 1963, il y a dix ans. C'est par-dessus cette décennie que nous évoquons sa mémoire, maintenant mieux dessinée dans le brouhaha de l'art contemporain, et surtout depuis que Picasso a récemment rejoint à son tour le royaume des grandes ombres et a pris sa place à côté de ses camarades de chevalet et de cafés, au début de notre siècle, Matisse, Rouault, Léger, Derain, Vlaminck, Dufy et combien d'autres artistes du Bateau-Lavoir ou de Montmartre.

Fils d'un peintre en bâtiment, Braque apprend le métier de son père, puis étudie la décoration et fait les beaux-arts à Paris. Il commence à peindre à vingt ans, devient Fauve en 1906, est fortement influencé par Cézanne avant d'inventer avec Picasso le Cubisme ; le Cubisme, une aventure commune de dix ans, une extraordinaire libération du langage plastique. Puis en 1917, c'est chacun son chemin, spectaculaire et même parfois criard pour Picasso, au contraire discret et serein chez Braque, loin du tumulte de la publicité et des feux des photographes. Le Catalan aura été un toréador du pinceau, avide des fanfares de l'arène et des cris de la foule, et la route de ses châteaux le fera entrer de plein pied dans la mythologie de notre siècle ; Braque choisira au contraire la sobriété et l'effacement, et se retirera en Normandie, dans le village de Varengeville, où il contempera la mer du haut de sa falaise pendant la dernière moitié de sa vie.

Braque et Picasso se retrouveront de temps à autre, et leur ami Jacques Prévert évoquait il y a dix ans une de ces rencontres :

*« Braque, je le vois à Saint-Paul de Vence, à la Colombe d'Or, avec Picasso. Ils rient, et leur rire d'autrefois est mêlé à leur rire d'aujourd'hui, comme leur joie de peindre est toujours mêlée à leur joie de vivre ».*

Pour chacun sans doute, pour les artistes encore davantage, et pour les peintres de façon évidente, le choix d'un lieu de résidence est significatif. Ainsi Picasso choisit la Côte d'Azur et la Méditerranée, toute gonflée de légendes dont les monstres surgissent naturellement dans ses oeuvres ; Braque choisit la Normandie, et son regard porte sur le large de l'Atlantique, au-delà du couloir de La Manche. Mais avant ces choix de la maturité, qui font du petit Catalan un châtelain milliardaire et de Braque un villageois solitaire, les deux peintres avaient depuis longtemps forgé leur amitié sur dix ans de recherches et de découvertes plastiques communes, qu'on a appelées le Cubisme, dans un enthousiasme qui débouchera pour Picasso sur l'outrance théâtrale, et pour son compagnon sur la ferveur méditative. Et les deux artistes à la fois se distinguent et se complètent davantage sous cet angle que sous l'opposition Nord-Sud ou Méditerranée-Atlantique.

En esquissant le bilan de ces deux oeuvres colossales, on se prend à penser que les pirouettes théâtrales de Picasso finissent par lasser, et nous ramènent à cette intensité, à cette ferveur qui imprègnent l'art de Braque. Un art qui ne manque certes pas de variété ni de reliefs, qui déborde le tableau pour s'allonger du côté de la sculpture, de l'estampe et du bijou ; une oeuvre généreuse dans ses techniques et tactiques, qui introduisait le collage en 1912, qui n'hésitait pas à incorporer à la peinture du sable, de la limaille de fer, de la sciure de bois, des caractères typographiques, de l'imitation de marbre.

Braque aura développé de façon magistrale son goût de la recherche et de l'exploration, son sens inventif, ce renouvellement continu des ressources de l'imagination, mais avec

une telle discrétion et une telle modestie qu'il faut bien prendre garde d'oublier son apport considérable à tout l'art moderne. Car Braque ne créait ni devant des miroirs ni devant des caméras. Bien au contraire, il fuyait le tapage de l'information et son avidité du sensationnel. Ses confidences, il les réservait au petit cercle de ses amis ou les moulait dans le silencieux rituel de l'écriture. Tout au cours de sa longue carrière, pendant une soixantaine d'années, Braque peint, dessine, sculpte et grave, avec une rigueur qui n'a pourtant rien de sec ou de mécanique ; il s'agit plutôt chez lui d'exigence, d'une certaine noblesse morale qui pourrait bien se confondre avec une incorruptible conscience professionnelle. Attentif au mystère blotti au noeud même de toute existence, Braque en apprivoise quelques profils dans ses oeuvres, sans en galvauder la haute saveur, sans en accommoder la sauce au goût du jour.

Refusant de dégrader son habileté artistique dans de trop faciles pitreries, et refusant aussi bien de jouer les mélancoliques qui confondent gravité et tristesse, Braque a laissé une oeuvre intense, enracinée de façon exemplaire dans le dynamisme de la vie, débordante d'énergie créatrice et de joie sereine. Son épopée, il la synthonise sur le quotidien, sur des objets familiers, sans pour autant verser dans le simplisme ou le trivial. Son esthétique s'articule fondamentalement sur la métamorphose, sur ce qu'il appelle lui-même la transformation poétique, sur des rapports obscurs qui relient toute chose et dont il s'attachait à dessiner les envoûtants tracés.

Braque a d'ailleurs parlé de façon éloquente de l'art, et de la peinture en particulier. On a publié ses *Cahiers, Carnets* remplis d'aphorismes pénétrants, et révélateurs d'un esprit curieux, incisif, toujours bien ajusté à la réalité que l'artiste couvre de son regard à la fois sympathique et perçant et dont il ne cherche jamais à imposer sa propre vision. A propos de la critique d'art, par exemple, il écrivait :

« *Le peintre connaît les choses de vue, l'écrivain les connaît de nom* ».

Au-delà de la boutade, c'est aborder le problème de façon provoquante et saine, sans maquignonnage. Et l'exigence du

peintre pourra être la même chez l'écrivain, puisqu'il s'agit dans les deux cas d'établir entre la réalité des choses et l'image ou le verbe qui les évoquent des liens profonds, vitaux, dynamiques. Le système de correspondances que Braque entreprend d'établir avec la réalité et la vie, à travers les voiles feutrés de ses oeuvres, peut souvent paraître sévère ; et pourtant, chez lui, l'austérité témoigne d'une émotion concentrée, d'une rythmie accomplissant souverainement son ordre architectural, d'une sorte d'inspiration déductive qui n'enlève rien à la qualité de sa dimension sensuelle, sinon justement l'artifice et le superficiel. Comme un maçon, Braque construit le Grand Oeuvre ; comme un maçon alchimiste tendu vers le faire, la saveur et l'intensité du faire, le cérémonial du faire, du « poien », en ce sens qu'il est d'abord et en tout poète. La poétique picturale, Braque n'hésite d'ailleurs pas à l'axer sur le mystère, sur l'énigme de la création artistique, dans des aphorismes d'une féconde subtilité, sous leurs airs un peu cursifs. Rappelons-en quelques-uns.

*« Il n'est en art qu'une chose qui vaille, celle que l'on ne peut expliquer... Il faut se contenter de découvrir, mais se garder d'expliquer, car chaque preuve diminue la vérité... L'art est fait pour troubler, la science rassure... Définir l'oeuvre d'art, c'est lui substituer une convention... Le progrès en art ne consiste pas à étendre ses limites, mais à les mieux connaître ».*

Inutile de relever le terme ambigu de progrès, où Braque voulait probablement dire évolution, puisqu'en art il n'y a pas tellement de progrès, mais par contre une continuelle évolution, grâce justement à des artistes comme lui. Des paysages fauves de la Ciotat aux barques de Varengeville, des poèmes cubistes d'avant 1914 aux natures mortes qui surgissent tout au fil de sa longue carrière, des trop rares bronzes au plafond du Louvre, des gravures de la *Théogonie* selon Hésiode aux *Ateliers* des années 1950, l'inlassable évolution se poursuit, la quête vertigineuse de l'inaccessible, et Braque se tient toujours à la barre de la même éthique professionnelle dont il nous propose lui-même les clés :

*« Je ne fais pas comme je veux, je fais comme je peux... Je prends mon bien partout où il me trouve... L'émotion ne s'ajoute ni ne s'imite : elle est le germe, et l'oeuvre est l'éclosion... J'aime l'émotion qui corrige la règle, et la règle qui corrige l'émotion... La noblesse vient de l'émotion contenue... L'artiste qui ne rencontre plus de résistance touche à la perfection, mais ce n'est qu'une perfection technique... La personnalité de l'artiste n'est pas faite de l'ensemble de ses tics... Je ne suis pas un peintre révolutionnaire. Je ne cherche pas l'exaltation, la ferveur me suffit ».*

Et ce n'est pas par hasard que le plafond de Braque au Louvre a été peint dans la salle étrusque, salle avec laquelle son art entretient de profondes parentés, autant spirituelles que proprement plastiques, dans cette convergence vers une même exigence de souder l'âme et les sens dans l'oeuvre, de pétrir l'émotion selon les canons d'une prodigieuse harmonie, d'évoquer le secret ultime des choses sans compromis comme sans hermétisme.

Chez Braque, léthique professionnelle se précise davantage quand l'artiste s'engage à parler de son métier, et plus précisément de l'approche pratique de la peinture ; nous regroupons quelques-unes de ses réflexions à ce propos, pour mieux en dégager la portée.

*« Le peintre ne tâche pas de reconstituer une anecdote, mais de constituer un fait pictural... Ecrire n'est pas décrire, comme peindre n'est pas dépeindre... Les papiers collés, le faux bois dont je me suis servi dans certaines oeuvres, s'imposent par la simplicité, et c'est ce qui les a fait confondre avec le trompe-l'oeil, dont ils sont le contraire... La vraisemblance n'est que trompe-l'oeil... Il ne faut pas imiter ce qu'on veut créer... J'ai le souci de me mettre à l'unisson de la nature, bien plus que de la copier... Où l'on fait appel au talent, c'est que l'imagination fait défaut... Les moyens limités font le style, engendrent les formes nouvelles, invitent à la création... Je n'ai jamais tiré ma force de*

*l'approbation... Le choc seul est créateur... Ceux qui vont de l'avant tournent le dos aux suiveurs, et c'est tout ce que les suiveurs méritent... Comment savoir où je vais dans un tableau? A l'avance, on ne sait jamais d'où viendra l'appel. Il faut attendre. Tout dépend du point où les choses se rencontrent : un désir et l'hallucination. Quand je suis bien imprégné du sujet, c'est la toile que me surprend... Quand je commence, il me semble que mon tableau est de l'autre côté, seulement couvert de cette poussière blanche, la toile : il me suffit d'épousseter. J'ai une petite brosse à dégager le bleu, une autre le vert ou le jaune ; lorsque tout est nettoyé, le tableau est fini ».*

Ce qui frappe parmi bien d'autres qualités dans l'oeuvre de Braque, c'est la conjugaison serrée qu'il sait faire du grandiose et du familier, de l'impérissable et de l'éphémère, du solennel et du quotidien. Chez lui, l'objet se transcende, à la fois épanoui et inquiétant, à la fois serein et troublé. Et le silence attachant, envoûtant qui émane de la somptuosité feutrée de ses compositions impose une harmonie intense, que l'artiste a soigneusement architecturée dans les fibres et la pulpe de l'oeuvre ; une harmonie qui s'ouvre sur la joie tout en demeurant enracinée dans la ténèbre propice de l'énigme ; propice aux germinations dignes de celui qui savait mettre en équilibre dans son regard de peintre le désir et l'hallucination ; l'oeuvre de Braque affirme son incertitude du même mouvement qu'elle doute de son évidence. Tout se passe comme si l'art devenait à la fois l'endroit et l'envers de la réalité, une sorte de condensation dynamique où espace et objets se fusionnent, où peinture et réalité investissent le regard d'une seule et même magie. Pendant soixante ans, Braque a peint, et la gravité de sa démarche s'est naturellement accentuée, sans tomber dans l'angoisse ou la redondance, en poussant bien au contraire plus loin le soc des dernières charrues peintes, et qui se confondent presque aux profils des derniers oiseaux, toutes images de printemps et de devenir, de fervente germination. Ne disait-il pas :

*« Avec l'âge, l'art et la vie ne font qu'un ».*

Rarement a-t-on vu en effet une telle symbiose entre la vie privée et l'oeuvre d'un artiste dont toute la célébrité demeurerait résolument discrète, simple et imperturbable. Et rarement a-t-on entendu un peintre parler aussi justement de peinture, avec semblable et foncière honnêteté.

Quelques mois après la mort de Braque, l'éditeur parisien Maeght a publié un *Hommage* impressionnant, réunissant 38 personnalités où se côtoient significativement des poètes comme René Char, Saint-John Perse, Francis Ponge, Jacques Prévert et Pierre Reverdy ; des peintres comme Bissière, Chagall, Miro, Picasso et Man Ray ; des sculpteurs comme Chillida, Giacometti et Ubac ; des intellectuels comme Jean Grenier, Heidegger, Paulhan ; des historiens de l'art comme André Chastel, Jean Leymarie et Christian Zervos, sans oublier le célèbre marchand de tableaux Daniel-Henry Kahnweiler qui a été le premier à faire confiance à Braque aussi bien qu'à Picasso. Dans cet *Hommage*, l'adieu de Chagall demeure particulièrement attachant, Chagall dont on connaît par ailleurs la merveilleuse plume, celle des pages inoubliables de *Ma Vie* ; Chagall qui a si bien su dessiner avec ses mots à lui la couleur de sa nostalgie au lendemain de la mort de Braque, il y a dix ans :

« Ni le soleil ni l'éclat de la lune ne peuvent calmer aujourd'hui cette étrange tristesse. Quelque chose de proche est parti, bien que sa vie ait été lointaine. Et il n'y a rien avec quoi cette vie peut se comparer. Et voilà que de cette vie partie s'exhalent des sentiments inexprimables comme ses couleurs qui parlaient mais pas à tout le monde. C'est cela, qu'il appelait « réalité ». Comme il avait raison et comme c'est inquiétant ! Peut-être si nous nous pénétrions de la grandeur de quelques tableaux français comme La Pietà d'Avignon, une nature morte de Chardin ou L'embarquement de Watteau, il nous semblerait plus clair, le rêve de Braque. Et notre chemin deviendrait plus clair aussi ».

Ainsi Braque demeure, dans le tumulte et le capharnaüm de l'art contemporain, à travers toutes ses contradictions et illusions, une sorte d'inébranlable pilier. De charpente ro-



buste, ses oeuvres ne dédaignent pourtant ni les subtilités de tons ni les détails figiolés avec évident plaisir. Et ses innovations, parmi les plus audacieuses dans un siècle qui les dévore obsessionnellement, sont toujours étayées par un sens naturel de l'équilibre. Un Grec, un Etrusque ? Ou peut-être davantage — sait-on jamais — un Atlante, puisqu'il a préféré l'Atlantique à la Méditerranée ? Car dans la mer d'Egée, c'est la chute d'Icare ; et dans la mer des Atlantes, le mythe devient celui de l'Homme venu de l'Espace, dans un superbe contrôle aussi bien de la technique que de la magie. Comme Braque.

GUY ROBERT